

MARTHA ARGERICH RACONTE

OLIVIER BELLAMY



MARTHA ARGERICH
RACONTE

BUCHET • CHASTEL

©Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN 978-2-283-03446-0

Toi, otage de l'éternité,
et prisonnier du temps.

BORIS PASTERNAK,
« La nuit » (1956)

ENTRETIENS

La première fois, c'est au Festival de La Roque-d'Anthéron. Je suis envoyé en mission spéciale par Le Monde de la musique pour recueillir quelques mots de la « plus grande pianiste du monde ». Elle joue avec Nelson Freire. Autre géant. Il y aura un dîner après, c'est l'occasion ou jamais.

Autant dire que les dangereuses légations de Kim Philby ou de Mata Hari ne sont qu'une promenade d'agrément en comparaison. On me prévient : elle ne donne jamais d'interview, sois le plus naturel possible, ne sors pas de stylo, grave tout dans ta tête. Je sens peser sur moi le lourd regard que pose une tribu d'Indiens Bororos, lupins et affamés, sur l'agneau qu'on va mettre en broche.

À cette époque, Martha me fait penser au personnage d'Addie Ross dans Chaînes conjugales de Mankiewicz : celle autour de qui un grand petit

monde tourne, l'étoile dont le nom est sur toutes les lèvres mais qu'on ne voit jamais.

Une fois, pourtant, je l'ai croisée dans un hôtel. Le corps voluptueux, l'air rogue, le pied paresseux, un sac en plastique plein de partitions au bout d'un bras nonchalant d'athlète. Elle promenait son mythe avec une solaire inconscience dans une robe indienne, des colifichets à deux sous aux poignets et au cou, le regard vague, absent, entourée d'une cour de pianistes qui calquaient leurs attitudes sur son pas de fauve indifférent et sa mine blasée. Cette rencontre m'avait secoué. C'était comme la danse silencieuse et sacrée d'une lointaine peuplade hautement civilisée que des explorateurs auraient contrainte à l'exil.

Si Martha n'avait jamais joué une note de piano de sa vie, elle serait exactement la même : esprit vif et corps rétif à se mouvoir, yeux de statue étrusque, galbe de faon. Et quel port de tête ! Cheveux de reine assyrienne, tignasse de gitane, crinière de druidesse, houppe de diseuse de bonne aventure. Diamant non taillé, monument recouvert de ronces et d'herbes folles, paquebot à la poupe ensablée et à la proue coruscante, enfant boudeur, catcheuse non violente, casserole de lait sur le feu, concierge vissée à sa loge d'où s'exhalent des parfums inconnus, arc-en-ciel souriant aux nuages, adolescente qui éclate soudain

d'un rire métallique, qui boit café sur café, coca sur coca, éternelle étrangère qui reste, quoi qu'elle fasse, le centre de tous les regards et de toutes les attentions.

Je pense à cette phrase de Beethoven : « Depuis qu'il s'est proclamé empereur, Napoléon n'est plus qu'un homme ordinaire. » Rare parmi les artistes à n'avoir jamais eu besoin de se proclamer quoi que ce soit, Martha Argerich ne sera jamais ordinaire. Ce en quoi elle est intimidante, tandis qu'il est facile d'aborder la vanité et de l'abuser.

Le soir du concert, je n'entends pas une seule note tellement je suis nerveux à l'idée de la rencontrer. J'échafaude des plans fiévreux pour établir le contact. Quelle attitude adopter ? Quelle première question poser ? Comment être inoubliable ?

Le naturel est la seule voie possible. Oui mais voilà : « De toutes les poses, c'est certainement la plus irritante », dit Oscar Wilde. Et pas la plus simple ! Je vais en outre devoir fournir un effort considérable pour retenir chaque mot à la manière du M. Mémoire des 39 marches d'Alfred Hitchcock.

Au moment du dîner, elle s'assied à un bout de la table et moi à un autre. On ne peut pas dire que je fasse preuve d'un cran de gladiateur romain. Au courant de mon projet, son agent Jacques Thelen m'observe d'un air goguenard. Ma rédactrice en chef,

Nathalie Krafft, ne manque aucune occasion de me rappeler qu'il est grand temps que je m'y mette.

Martha Argerich est entourée d'amis qui rient très fort. Il y a assez de chandelles autour de la tour Eiffel. À quoi bon m'en approcher avec mon air benêt et ma flamme vacillante ?

Pour me donner du courage, je fais un sort au côtes-du-rhône pendant le dîner. Soudain, alors que nous en sommes au dessert et que mon éloquution devient filandreuse, une place se libère en face d'elle. La chaise ne va pas rester vide longtemps, il faut agir vite. Mis lui aussi dans la confidence, René Martin, le directeur du festival, m'encourage d'un geste.

J'ai l'impression d'être en avion, les jambes dans le vide, harnaché d'un sac de couchage en guise de parachute. Je respire profondément et saute. Traversant la salle du restaurant comme au fond d'un kayak dans les rapides d'Inga du fleuve Zaïre. Elle me voit arriver du coin de l'œil et ne m'accorde qu'un intérêt très relatif. Renaud Capuçon parle de ses « antennes » d'insecte qui repoussent ou laissent approcher le visiteur. Elles sont infaillibles, redoutables et imprévisibles.

Je fais semblant d'écouter une conversation à laquelle je n'entends rien, car elle se parle en plusieurs langues et mon taux d'alcoolémie entrave salement

mes facultés de concentration. J'essaie de plier mon esprit embrumé à la reconnaissance phonétique de mots d'italien, d'anglais, de russe, ponctués de rires et de nombreux points de suspension. On dit que l'ivresse prédispose à mieux comprendre les langues étrangères... pure fable !

Alors que l'heure tourne, je vois diminuer le nombre d'occasions de quitter le banc de touche pour intégrer l'équipe qui patine sur un terrain détrempe quand soudain elle se tourne vers moi et me demande si j'ai compris la blague. Je bredouille quelque chose d'évasif qui doit à peu près vouloir dire non. Elle me traduit l'histoire drôle avec une gentillesse désarmante.

Cela me rappelle une lettre de Diderot à sa femme alors qu'il est en Russie et vient d'obtenir une audience auprès de Catherine II en vue de financer son Encyclopédie : « Je te jure que l'Impératrice, cette femme étonnante, fait tout ce qui dépend d'elle pour se rabaisser à moi ; mais c'est dans ce moment même que je lui trouve cent coudées de haut... »

Ému par ce geste délicat et trop émêché pour comprendre un traître mot de la plaisanterie, je ris trop fort et à contre-temps. Mais le contact est établi. Je ne vais donc pas rentrer bredouille. Je ne serai pas la risée de mes pairs. L'odieuse perspective de retourner

dans ma province lointaine pour chercher du travail s'éloigne quelque peu.

Enhardi par cet adoubement inattendu, je lance une question digne du correspondant stagiaire du bulletin municipal d'un trou perdu à la conférence de presse annuelle de Buckingham Palace. Cette entrée en matière pour le moins rustique n'a plus rien de la subtile amorce que j'ai eu le temps de peaufiner des jours durant. Je l'interroge tout à trac sur son ancien professeur Scaramuzza. Il se trouve qu'à cette époque j'écris une série de portraits sur les grands pédagogues dans Le Monde de la musique. Par un phénomène mental assez tortueux, je maquille mon approche plutôt directe en agitant un leurre. À moins que ce soit à ma propre conscience que je tente de masquer mes intentions.

Elle semble surprise de la manœuvre mais, comme je le comprendrai plus tard, le harponnage brutal vaut mieux que le pas de loup, car ses antennes repèrent bien plus finement un frémissement lointain, immédiatement stoppé, qu'une embardée franche contre laquelle elle se débat moins aisément. Le culot étant toujours, hélas, plus efficace.

Joie ! J'ai droit à une vingtaine de minutes de conversation accordée de mauvaise grâce, mais accordée tout de même. Pour être honnête, je dois

rapporter un épisode secondaire mais amusant. Il se trouve que l'un des pianistes qui entourent « mon Impératrice » (voilà que je parle comme cet idiot de commandant Böckl dans Sissi) n'est pas vilain à regarder et que cette inclination semble réciproque si j'en juge d'après l'ardent ballet auquel se livrent nos pieds sous la table.

Malheureusement, l'ombrageuse monarque réquisitionne son frétilant lieutenant à la fin du repas, ce qui me laisse sur ma faim. Catherine II ne désire pas me prêter les douceurs de son Potemkine qui n'a rien d'un cuirassé. Veut-elle nous infliger une déculottée d'un genre moins plaisant que ce qui semblait se profiler ?

En rentrant dans ma chambre, imbibé d'alcool et titubant sous l'ivresse du devoir accompli, quoique piteusement éconduit et seul, je griffonne sur un carnet ce que mon esprit faible, enténébré et sottement satisfait de lui-même a retenu. Le lendemain, en fait de pêche miraculeuse, il ne reste que des mots épars et illisibles que l'on fera néanmoins paraître dans un encadré surdimensionné, plus par témoignage crâne de l'exploit qu'en vertu de l'intérêt de l'information. Je saurai par la suite qu'on m'a trouvé antipathique. Je n'en conçois pas de déception, persuadé d'avoir réussi le casse du siècle qui me mettra à l'abri.

Par un de ces caprices qui lui est familier, l'avenir en décidera autrement. Ne dit-on pas que rien n'amuse autant Dieu que lorsqu'il nous entend énoncer des projets ? Fussent-ils des non-projets.

Février 2004

Quatre ans après ce succès mitigé, je suis de nouveau envoyé au casse-pipe. Le Monde de la musique se transforme. Pour inaugurer la nouvelle formule, il faut frapper fort. La rédactrice en chef décide de consacrer sa couverture à Martha Argerich. Une interview s'impose et les rictus se tournent à nouveau vers moi.

Comme entre-temps, j'ai suivi la pianiste dans plusieurs capitales européennes, je lui suis devenu un peu moins antipathique, quoiqu'elle regarde toujours d'un air torve mon air faussement détaché, ma bouche lourde de compliments fleuris et mon indéniable talent à me faufiler dans les après-concerts.

Si les coups de foudre engendrent inmanquablement des désillusions, chaque belle histoire ne commence-t-elle pas par une inexplicable aversion ?

Tous les scénaristes d'Hollywood jouent en virtuoses sur cette vieille ficelle. Sans compter qu'un orage a de bonnes chances d'évoluer joyeusement : il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter la Symphonie « Pastorale » de Beethoven.

Sachant qu'il vaut mieux donner pour espérer recevoir, je signe un article flatteur sur sa ruche bourdonnante de jeunes pianistes de manière suffisamment documentée et humoristique pour masquer mes véritables intentions. Comme ils sont talentueux, l'honneur est sauf.

Pour transformer l'essai, j'use d'un stratagème plus radical. Mon sans-gêne me remplit de honte rien qu'en y repensant. J'arrive donc sans crier gare à Bruxelles où habite la reine des abeilles. Prétextant un vague reportage, je m'installe chez elle. Oui, vous avez bien lu, je sonne, j'entre et je monte. Si ma pauvre mère savait ! Habités à voir le monde se prosterner devant eux, les personnages importants accordent plus facilement leurs faveurs à ceux qui bousculent le protocole.

C'est rude d'oublier sa bonne éducation et de nier sa pudeur naturelle, mais il faut s'y résoudre si l'on veut réussir dans la vie. Surtout dans le journalisme !

Je dors trois nuits dans un lit d'enfant (le seul qui reste), passe trois jours à parler et à boire avec des gens drôles et merveilleux qui vivent ici ou passent par là. Martha surgit de temps en temps pour participer à la conversation, ne cesse de répéter qu'elle doit retourner travailler puis finit par y aller à contrecœur.

Quelquefois elle s'accorde de longues pauses et se lance dans des discussions interminables sur les sujets les plus insignifiants qu'elle s'évertue à rendre intéressants sous une pluie d'interjections, des airs mystérieux, une naïveté désarmante et un à-propos déconcertant. Mais elle refuse obstinément de m'accorder quelques minutes en particulier pour un entretien raisonné et cadré.

Je me vois déjà rentrer bredouille à Paris, farci d'anecdotes inutilisables, lardé de propos confus et vagues sur l'humaine condition, et me console en songeant à ces moments heureux que j'ai la chance de vivre avec une bande d'adolescents dont j'envie la légèreté de vivre.

Sitôt que se profile un moment favorable à quelques questions posées au débotté un obstacle surgit inmanquablement. Soit un pianiste monopolise l'attention de Martha sur un sujet qui le

concerne lui et semble la passionner, soit elle vient d'apprendre une catastrophe qui fournit la matière d'un débat auquel chacun participe jusqu'à ce que tous les arguments et toutes les possibilités aient été recensés, étayés, objectés et délibérés plusieurs fois de suite jusqu'au petit matin.

Au bout de trois jours, j'ai réussi à glaner deux ou trois saillies, quelques réflexions amusantes, avant de m'écraser de sommeil dans mon berceau et de me réveiller perclus de courbatures. Mais rien de substantiel pour constituer la matière d'un grand entretien destiné à redorer le blason d'une revue minée par la baisse généralisée des ventes.

Reste le moment du retour. Ma botte secrète. En effet, il est prévu que j'accompagne Martha en Thalys à Paris, car elle doit ensuite partir pour l'Amérique depuis l'aéroport Charles-de-Gaulle. Je l'aurai ainsi une heure vingt pour moi seul.

Connaissant sa hantise des voyages, ses proches (pas si bêtes) s'égaillent comme une volée de moineaux et je reste avec elle pour régler la logistique. Quand le taxi arrive, ses valises ne sont pas bouclées. Il faut renvoyer le chauffeur et téléphoner pour modifier les billets de train. Essuyer une mauvaise humeur dantesque, faire face à un typhon babylonien, résister

à un tsunami ninivite et affronter un cyclone digne des dix plaies d'Égypte.

En butte aux éléments et ballotté de toutes parts, tel Ulysse ligoté au mât de son navire, je réussis, je ne sais comment, à fuir vers la gare sous les rugissements d'une lionne qu'on arrache à sa savane pour l'enfermer dans un zoo. Une fois assise dans le compartiment, elle devient soudain la plus aimable des personnes et la plus délicieuse des pianistes qui ait jamais vécu sur terre.

Quand enregistrerez-vous de nouveau un disque en solo ?

Tout le monde me pose la question, mais cela ne m'intéresse pas. Si je jouais en solo en public, ce serait naturel d'enregistrer, mais comme ce n'est plus le cas, ce serait totalement artificiel. Et puis je n'ai pas le temps. Je suis prise dans un tourbillon. Chez moi, il y a sans arrêt des gens qui passent. Je gagne confortablement ma vie, je n'ai pas besoin d'en faire plus. En fait, je ne m'intéresse pas vraiment à moi. Je ne me prends pas au sérieux. Je m'enthousiasme pour les autres et ça me rend

heureuse. J'ai beaucoup joué dans ma vie, ça ne m'a jamais plu. Il ne me reste plus beaucoup de temps pour faire les choses qui m'intéressent, et jouer en solo n'est pas ma priorité. Je ne suis plus toute jeune, j'ai gagné le droit de me faire plaisir. Les gens croient que c'est une coquetterie de ma part, que je me fais désirer. Ce n'est pas vrai.

Peut-être manquez-vous de confiance en vous ?

Je n'ai jamais eu confiance en moi.

Sur les photos, à quinze ou seize ans, vous aviez l'air très timide.

Je le suis toujours.

Pourtant les gens sont impressionnés par vous.

C'est malgré moi.

Quel regard portez-vous sur le monde musical d'aujourd'hui comparé à vos débuts ?

Beaucoup de choses ont changé. Dans un orchestre avec lequel j'étais allée jouer, en Sicile, les femmes ne jouaient pas du violoncelle avec l'instrument entre leurs cuisses mais jambes serrées en amazone. Il y avait aussi des bons côtés. Le lendemain de ce concert, j'étais très en retard comme toujours. La personne qui est venue me chercher à l'hôtel pour me conduire à l'aéroport a passé un coup de téléphone et l'avion m'a attendue. J'étais très flattée. À part ça, je suis toujours surprise du succès de certains pianistes peu intéressants de mon point de vue et du nombre de personnes de grand talent qui n'ont pas assez de concerts pour vivre. Ça a toujours existé, mais j'ai l'impression que le phénomène s'accroît.

Que pensez-vous du succès de Lang Lang ?

Ce n'est pas mon favori, mais des gens comme Christoph Eschenbach, Yuri Temirkanov ou Daniel Barenboïm l'aiment bien. Alors...

Êtes-vous heureuse en ce moment ?

J'ai traversé une année éprouvante à cause de la mort de mon frère et de celle d'Abdoul¹. J'y pense tous les jours. Je lis beaucoup de textes bouddhistes, ça me fait du bien. Heureuse ? Je ne sais pas. Je cherche ce qui me rend heureuse. J'aime rire. J'en ai besoin. Je profite de la vie : la nature, les livres, la musique, les amis. Pour moi, être heureuse, c'est ne pas subir.

Et sur le plan professionnel ?

Ces derniers temps, j'ai joué comme une folle et je me rends compte que j'ai fait un peu n'importe quoi. Au Japon, j'ai participé à quatorze concerts en moins d'un mois avec beaucoup d'œuvres nouvelles. Je n'ai pas le temps de m'asseoir, pas le temps de travailler vraiment. Ça me paraît vide de sens. L'enveloppe prend plus d'importance que la lettre.

1. Jurg Grant d'EMI qui a initié le Martha Argerich Project à Lugano.

Quoi que vous décidiez, il semble que vous soyez vouée à subir.

Les autres y arrivent mieux que moi. Il me semble. Chacun pense à sa carrière. Mes amis voient des gens s'ils en ont envie, ils peuvent faire la part des choses. Moi, je ne sais pas, je me laisse facilement envahir... *(elle regarde par la fenêtre)* C'est triste ce mois de novembre à Bruxelles. Tout est gris. Quand j'étais jeune, j'avais beaucoup d'amis qui n'étaient pas musiciens et qui me protégeaient.

Y a-t-il en ce moment un compositeur qui vous procure de la joie ?

Beethoven. C'est un amour d'enfance que je retrouve. Je vais jouer son premier concerto en tournée et enregistrer le troisième avec Claudio Abbado et le Mahler Chamber Orchestra. Et puis, il y aura le cinquième¹ au Japon en 2005 pour un concert en hommage à Friedrich Gulda. Rien que des œuvres que je n'ai pas jouées depuis

1. Finalement, Martha Argerich a joué le *Premier Concerto* de Beethoven.

très longtemps. Nelson Freire, qui a souvent des intuitions fulgurantes en ce qui me concerne, m'a conseillé de travailler les *Variations Diabelli*. Il m'a même acheté la partition, mais je l'ai perdue.

Acte manqué ?

Non, je ne sais pas. J'ai envie de me remettre aux sonates de Beethoven que j'ai travaillées quand j'étais jeune. L'*Opus 101* par exemple.

Vous venez d'acheter une maison à Paris, juste à côté de celle de Nelson Freire.

C'est une toute petite maison, un pied-à-terre, où je pourrai passer du temps à côté de mon vieux camarade qui a mon âge et qui me connaît mieux que personne. Quand nous étions jeunes, nous voulions travailler les mêmes œuvres, c'était drôle ! Depuis quelque temps, je ne me sens plus chez moi dans ma maison de Bruxelles. J'ai l'impression d'être en visite et je ne fiche rien. Je n'ai personne de mon âge à qui parler de mon travail,

personne pour qui jouer, personne qui pourrait me redonner confiance.

À Lugano, à Beppu, vous avez initié une manière différente de faire de la musique. De l'entendre aussi.

J'essaie de faire vivre des idées que d'autres ont eues avant moi. Mon ami Nicolas Economou organisait des concerts en mélangeant des gens connus et des gens moins connus. Il aimait l'idée que le public vienne au concert sans savoir ce qu'il allait entendre, simplement en faisant confiance. Moi, il y a des gens qui m'intéressent et des gens que je veux aider. Ce ne sont pas forcément les mêmes, mais ceux que je soutiens le méritent vraiment. Ces concerts traduisent un état d'esprit. Ils me rappellent des moments que j'ai vécus avec Gulda, Nelson Freire, Rabinovitch, Chick Corea, Nicolas Economou. On jouait ensemble, en solo, c'était une fête !

Cela fait penser au festival d'Ivry Gitlis à Saint-Paul-de-Vence.

C'était un festival merveilleux et d'une telle liberté... Certains soirs, on demandait au public ce qu'il voulait entendre. On jouait « à la carte ». Cette spontanéité m'a toujours beaucoup inspirée. Je ne dis pas que c'est la meilleure façon de vivre la musique, mais c'est celle qui me convient. Je n'ai rien contre « l'Église » ou les intégrales... D'ailleurs, à Lugano, cette année, nous avons joué l'intégrale de la musique pour piano et orchestre de Chopin à plusieurs pianistes.

Vous avez invité Piotr Anderszewski à venir l'année prochaine. Vous aimez ce pianiste ?

Beaucoup. Il est à la fois naturel et sophistiqué. Ça me plaît. Nous allons peut-être jouer Mozart ou Rachmaninov ensemble¹.

1. Ils ont joué la *Sonate « Facile »* de Mozart-Grieg à Lugano, en 2005.

Vous aimez Brahms ? J'ai lu une fois qu'il vous déprimait.

Quand je le joue, j'aime, mais ce n'est pas une musique vers laquelle je suis portée naturellement. J'avais travaillé le *Concerto n° 2* avec Gulda, mais je ne l'ai jamais joué en concert. C'est peut-être une histoire de libido. Certaines pianistes adorent sa musique : Irene Russo, Hélène Grimaud, Karin Lechner... Ce sont peut-être des femmes attirées par des hommes âgés. Moi, ça n'a jamais été mon cas. J'ai joué la *Sonate n° 2* à une époque parce qu'elle est très schumanienne. J'aime les sonates pour violoncelle, les *Variations sur un thème de Haydn*, la *Sonate à deux pianos* qui vient du *Quintette*, les *Rhapsodies*, pas mal de choses en fait. J'aime bien Brahms. C'est Gulda qui ne l'aimait pas beaucoup.

Vous parlez souvent de Friedrich Gulda.

J'avais dix ans quand je l'ai entendu en concert pour la première fois en Argentine. J'étais émerveillée. Il pouvait tout faire. C'était impeccable

pianistiquement et toujours radical. Par exemple, dans une sonate classique, il ne jouait pas le thème féminin plus lentement que le thème masculin. Au même tempo. À égalité ! Contrairement à beaucoup de pianistes. Ce qui me fascinait, c'est qu'il était très moderne dans un répertoire classique.

Comment est-il devenu votre professeur ?

Il n'enseignait pas et il n'aimait pas les enfants prodiges. Il l'avait dit à ma mère. Quand je l'ai rencontré, j'étais très intimidée. J'avais douze ans et il n'avait que onze ans de plus que moi. Il m'a tout de suite mise à l'aise. Au lieu de me demander de me mettre au piano, il a joué du Beethoven en me faisant part de ses doutes. Ça m'a décomplexée. Je lui ai joué du Bach, du Schubert. Il a beaucoup aimé Schubert. Il m'a promis de s'occuper de moi si je venais à Vienne. Par chance, mes parents ont pu être nommés à l'ambassade d'Argentine à Vienne par Perón. Gulda m'a demandé si j'étais amoureuse de quelqu'un à Buenos Aires. Je lui ai répondu non, il a eu l'air rassuré. C'est drôle.

Vous avez continué à le voir après Vienne ?

Je l'ai revu quand j'avais quarante ans. Il était furieux contre moi. Il aurait voulu que j'improvise et que je joue du jazz comme lui. Il trouvait que je faisais n'importe quoi, que je me laissais vivre. J'aimais son mélange de rigueur et de liberté. Il disait qu'un interprète ne devait pas être un peintre avec les œuvres, mais un photographe. Pour lui, le texte passait avant tout. Quand il improvisait, là, il faisait ce qu'il voulait. Il avait aussi un côté enfant terrible qui me plaisait beaucoup. À Vienne, il avait refusé de recevoir l'Anneau de Beethoven que l'Académie de Vienne voulait lui offrir. Il a fait un discours magnifique où il disait en substance : vous n'avez rien à voir avec Beethoven, alors de quel droit disposez-vous de son Anneau ? Il était sans aucune concession.

Vous avez, vous aussi, un côté « enfant terrible ».

Stephen Kovacevich m'a dit un jour qu'il y avait en moi une petite fille de cinq ans et un garçon de quatorze ans. Gulda, lui, pensait que j'étais probablement hermaphrodite.

Vous m'avez dit un jour qu'Horowitz avait été surpris d'apprendre que vous étiez une femme en entendant l'un de vos disques à la radio.

Je n'ai jamais aimé qu'on dise que je jouais comme un homme. Lorsqu'un journaliste lui a demandé s'il n'avait pas peur de jouer avec une pianiste qui jouait comme un homme, Gidon Kremer a répondu : « Non, parce que j'ai un cœur de femme. » C'est beau, non ? Avec Nelson Freire, nous aimons bien deviner si c'est un homme ou une femme qui joue. La pianiste femme que j'ai le plus aimée dans ma vie, c'était Annie Fischer. En dehors du piano, j'ai été impressionnée par Jacqueline du Pré et Maria Callas.

À une époque, on vous a souvent opposée à Maurizio Pollini. Vous étiez un peu la Tebaldi et la Callas du piano. Cela vous agaçait-il ?

On fait toujours ça... J'étais flattée d'être mise sur le même plan qu'un artiste que j'admirais. Il avait quinze ans et j'en avais seize quand nous nous sommes connus au concours de Genève. Il avait joué la *Sonate* « *Appassionata* » de Beethoven et *Petrouchka* de Stravinsky. Nous sommes toujours heureux de nous revoir. Nous avons longtemps été les deux pianistes préférés du public japonais.

Vous avez un faible pour les pianistes rigoureux ?

Quand j'étais jeune, j'étais surtout attirée par ceux qui jouaient le répertoire classique. Plutôt Beethoven que Rachmaninov. J'aimais Gieseking, Gulda, Backhaus... Même Horowitz est un classique dans un sens. La rigueur est indispensable. La liberté sans rigueur n'est pas intéressante.

Avez-vous le sentiment d'être à une époque charnière de votre vie ? Ne ressentez-vous pas le besoin de vous recentrer, de moins vous éparpiller ?

Peut-être. J'ai l'impression de vivre dans un tourbillon sans rien approfondir. C'est la raison pour laquelle j'étais allée travailler avec Michelangeli en Italie. Je voulais prendre du large, de la hauteur. Ça n'a pas été une expérience concluante. Par la suite, je n'ai pas arrêté de jouer, sauf quand j'ai eu mes filles, ma maladie... La vie me file entre les doigts. Il est peut-être temps de réagir.

Qu'avez-vous pensé de ce qu'a dit François-René Duchâble sur vous ?

Que j'étais devenu un mythe en jouant seulement quatre concertos ? Je l'ai pris comme un compliment, même si j'en joue plus de quatre. Je comprends qu'il ait eu besoin d'arrêter sa carrière et qu'il veuille s'attaquer aux icônes. J'aime bien son idée d'aller jouer dans les villages. J'en ai parlé à Mikhaïl Pletnev qui m'a dit : « C'est bien joli, mais dans les villages, les sonates de Beethoven, ils s'en

fichent complètement. » À chacun sa façon d'escalader le mur !

Avez-vous une devise ?

Quand on demandait à Noureev comment il réussissait ses sauts magnifiques, il répondait : « C'est simple, il suffit de rester en l'air plus longtemps. »

L'entretien est paru dans Le Monde de la musique sous le titre alléchant de « Martha Argerich : ma Vérité ». Nous n'y avons pas été de main morte. L'art de l'ellipse n'entre pas dans les canons journalistiques.

La photo de notre diva a orné les kiosques à journaux pendant une bonne quinzaine de jours, à tel point qu'elle s'est rendu compte qu'on la dévisageait dans les rues de Paris.

Je ne lui avais pas soumis le texte avant parution, mais je crois qu'elle a dû être contente en le lisant. J'étais allé la chercher à l'aéroport et, alors que nous attendions dans la voiture de son agent qui était sorti lui acheter quelque chose dans une pharmacie,

elle a pris ma main et l'a posée sur sa joue en un geste tendre, furtif et inattendu dont je me demande encore si je ne l'ai pas rêvé.

Entretien de Genève (2008)

Dans la perspective de boucler l'écriture du livre sur Martha pour les éditions Buchet-Chastel, j'ai besoin d'un long entretien récapitulatif dans lequel il me faut aborder différents sujets avec elle.

Après le douloureux accouchement de la précédente interview arrachée de haute lutte, je devrais me tenir à l'écart de toute nouvelle tentative d'écartèlement façon Ravaillac. Il faut croire que, sans une bonne dose de masochisme, d'inconscience et d'amnésie, rien de beau ne peut s'accomplir en ce bas monde.

Je commence par accompagner Martha à Milan, puis à Naples. Elle m'a vaguement promis de me réserver un moment entre deux répétitions. Elle y joue je ne sais plus quel concerto. Ravel ou Schumann. Les concerts sont épatants, les dîners animés et délicieux, mais aucune ouverture possible sur la chose

que vous savez. À chaque fois que je tente une percée, une pluie de missiles dignes du jour le plus long sur Omaha Beach me tombent dessus. Sans compter que tous ces vols secs et ces hôtels réservés au dernier moment me coûtent un bras.

Certes, Naples au printemps, ce n'est pas la Sibérie du temps de Soljenitsyne. Mais pas question de faire du tourisme ou du lèche-vitrines. Imaginez que ma pianiste accepte inopinément de mettre fin à mon supplice alors que j'ai pris le risque d'aller visiter la Villa Malaparte à Capri. Impossible !

Le cinquième jour, j'apprends que Martha rentrera directement à Genève sans passer par Paris. J'arrive à trouver une place dans le même avion. À Genève, ce n'est jamais le moment. Je suis l'empêcheur de râler en rond. Je sens que je gêne alors je rends visite à sa fille, Stéphanie, qui habite en centre-ville. Une manière de m'éloigner avec tact sans sortir totalement des radars.

À dix heures du soir, alors qu'elle travaille sur le piano de Nelson Goerner, dans une maison près du lac, elle me propose de la rejoindre. Je saute dans un taxi qui se perd plusieurs fois avant de trouver enfin la maison au terme d'une course au montant astronomique. J'arrive à onze heures du

soir. Elle est fatiguée. J'écoute ses doléances avec compréhension. « À quoi bon une interview ! Je n'ai rien d'intéressant à dire ! Je suis fatiguée ! J'en ai marre ! »

J'ai l'air de me moquer d'elle ou de me faire plaindre. Pas du tout. Elle a raison. Elle ne m'a rien demandé, elle doit travailler, elle ne peut pas le faire chez elle parce qu'un jeune pianiste russe ami de sa fille aînée a confisqué le piano, elle est crevée et ne veut pas s'offrir sous un jour médiocre. Au lieu d'alléger le poids de son fardeau, voilà que je rejoins la cohorte de ceux qui profitent de sa bonté pour lui extorquer un service. Moi aussi, tout bien pesé, je me dis : à quoi bon tout cela ! Pourquoi ces interviews idiotes et ces livres chronophages alors que je pourrais rester tranquillement à la Villa Malaparte, à caresser les chats errants en rêvant aux fesses de Brigitte Bardot. Heureusement, une partie de moi me maintient vigilant et attentif.

À deux heures du matin, j'ai enfin le droit d'allumer le micro. Son moral est revenu au beau fixe ! Toutes les planètes sont alignées pour que mon soleil ait rendez-vous avec sa lune, à moins que ce ne soit l'inverse.

Que pensez-vous de la carrière ?

C'est très bizarre. Comme une course contre le temps. Je n'ai jamais dirigé ça. Mais on se sent très coupable parce qu'il y a des gens désespérés de ne pas avoir de concerts.

On a l'impression que le piano a gâché votre vie quand il y est entré.

Mon père me prenait en photo et il écrivait des commentaires derrière. Sur l'une d'elles, il remarque que j'ai un air plus renfrogné et plus sauvage depuis que j'apprends le piano. Mais je ne sais pas si c'est une réaction par rapport au piano ou un signe de ma propre exigence. Les autres enfants me regardaient de travers. J'avais les cheveux courts, à la Beethoven, les enfants se moquaient de moi.

Le public vous aime pour votre jeu et aussi pour votre personnalité.

Je ne sais pas. En ce moment, j'ai beaucoup de problèmes parce que je ne trouve pas le temps. Si je veux apprendre quelque chose pour moi, je ne peux pas. Mais peut-être que la vie de tout le monde est ainsi. On n'a pas le temps de faire les choses à notre manière. D'ailleurs, je vais arrêter de me plaindre parce que ça ne résout rien.

Quand vous regardez en arrière, avez-vous l'impression d'avoir construit quelque chose ?

Non, je n'ai pas ce sentiment. Si ce n'est pas sur le moment, il me semble que ce n'est pas moi mais une autre personne. Je sais que c'est moi, mais je ne le sens pas profondément. En revanche, j'ai des regrets : de n'avoir pas appris à improviser, par exemple. C'est trop tard ! Gabriela Montero a commencé à l'âge de cinq ans.

Pourtant, le public vous voit comme quelqu'un de libre.

Quelquefois. Les jours heureux. Il arrive des surprises et même des bonnes surprises. Je sais, les gens me parlent souvent ainsi de mon jeu : une impression de liberté, d'improvisation. Quand je m'écoute, je ne retrouve pas tellement cela. J'entends quelque chose de plutôt carré.

Vous avez aussi une attirance pour l'ordre classique.

Peut-être à cause de mon ascendant Vierge (*rires*). Bien sûr, sinon je n'aurais pas tous ces problèmes d'exigence envers moi-même. Lorsque je joue, une force me prend malgré moi. Ce n'est pas que « je veuille » faire quelque chose, non, ce n'est pas comme ça. Il y a un phénomène qui m'échappe. Ce qui n'empêche pas la rigueur de la préparation... quand je peux.

Emmanuel Krivine dit de vous : « Elle ne sait rien et elle sait tout. »

(*rires*) Oui c'est ça. C'est peut-être ça. Mais je ne suis pas casse-cou. Jusqu'à présent. Ce n'est pas le chaos complet. Et puis il y a un texte à servir, ce n'est pas l'interprète l'important.

Selon Daniel Barenboïm, la musique a plus besoin de réalisation que d'interprétation. Êtes-vous d'accord avec lui ?

Oui. Bien sûr.

Donc la personnalité passe malgré soi.

Je pense. Mais c'est aussi comment on voit la chose, comment on veut la réaliser, les capacités qu'on a pour le faire et comment on les utilise. Et puis le goût, la culture esthétique. Ce n'est pas les Dix Commandements !

En Argentine, on est très obsédé par la technique pianistique, à cause de Scaramuzza, mon

professeur, qui faisait des dessins du corps humain à la Leonardo da Vinci pour expliquer à ses élèves comment jouer. Gulda, avec qui j'ai aussi travaillé, n'était pas du tout comme ça. Les Argentins l'adoraient. Un jour, lors d'un cours public, il a demandé à un élève : « Tu aimes comment tu joues ? Ça te plaît ? » L'autre a dit : « Oui. » Et Gulda a répondu : « Alors tu as une formidable technique. »

Scaramuzza disait que vous aviez une main faite pour le piano.

Ah bon ?

Il l'a dit à Bruno Gelber qui me l'a répété.

Je ne sais pas. Peut-être l'a-t-il dit pour le piquer. Il aimait me bousculer : « Bruno est à vingt kilomètres devant toi. » C'était son jeu. Il disait aussi : « Quand un élève joue bien, on pense que c'est grâce à lui mais s'il joue mal, c'est qu'il a un mauvais professeur. »

Le plus déstabilisant dans sa pédagogie, c'est qu'il changeait d'avis d'un jour à l'autre. J'ai entendu dire qu'Heinrich Neuhaus faisait cela aussi. Si un élève exécutait exactement ce qu'il avait demandé la fois précédente, Scaramuzza le traitait de « *cretino* ». C'était peut-être pour que l'élève prenne conscience de l'éventail des possibilités. C'est peut-être ça un grand professeur. Et puis il cherchait lui aussi.

Mais c'est si loin. Je l'ai eu entre cinq ans et demi et onze ans. Il me traitait comme une adulte. Il avait un caractère assez extraordinaire. C'est une chance d'avoir pu étudier avec lui. Vraiment. Sauf que je ne partageais pas ses goûts esthétiques. Il aimait surtout le bel canto, le style romantique. Moi, pas du tout. J'aimais la polyphonie. J'étais gênée s'il y avait quelque chose d'un peu sentimental. Mes pianistes préférés étaient Backhaus et Gulda. Pas du tout le genre fleur bleue.

Votre vision de Bach est très éloignée de celle d'un Glenn Gould.

On ne peut pas comparer. La deuxième fois que j'ai rencontré Gulda, je lui ai joué le *Concerto italien* et il m'a dit : « Argerich, on est de la même famille. » Peut-être que j'avais déjà pris de son style sans avoir encore travaillé avec lui. À cette époque, j'écrivais sur mes cahiers : « Bach, le père de la musique. Beethoven, le dieu de la musique. » J'adorais Paganini quand j'étais enfant. Mes parents avaient le disque du *Concerto en ré majeur*. Ça m'excitait beaucoup.

Vous alliez au concert ?

Ma mère m'emmenait au Teatro Colón depuis l'âge de six ans. En Argentine, les concerts commençaient très tard. En général, je m'endormais avant la fin. Sauf quand j'ai entendu le *Concerto n° 4* de Beethoven¹. J'ai été secouée, impressionnée... Les trilles du mouvement lent...

1. Par Claudio Arrau.